

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 38

Artikel: Aux rentiers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50 ; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Petite ville vaudoise d'autrefois.

Aussitôt que vous évoquez le souvenir de votre ville natale, vous la revoyez telle qu'elle était dans ses menus détails. Ses deux uniques rues avaient, n'est-il pas vrai, une physionomie particulière ; chaque maison était une ancienne connaissance, qui avait son histoire, et c'est là le charme inavoué et inconscient de la petite ville, qu'on s'y connaît tous.

Le boulanger, le boucher, le serrurier, le tonnelier, le chaudronnier, qui composaient votre voisinage, faisaient partie intégrante de votre vie quotidienne, et si le bruit de leurs métiers respectifs eût été supprimé tout à coup, vous eussiez été troublé, presque éperdu à ce silence inaccoutumé !

La petite ville d'autrefois était pavée de pierres affectant toutes les formes, sauf celle d'une surface plane, ce dont personne ne songeait à se plaindre, et encore moins les disciples de saint Crépin.

Les deux rues parallèles ne présentaient quelque animation que les jours de marché ou de foire ; à part cela, et à de certaines heures de la journée, un boulet de canon eût pu traverser la grande rue dans toute sa longueur sans atteindre personne.

Les soirs d'été, les boutiquiers et les artisans, en bras de chemise, prenaient le frais sur le seuil de leur porte, après avoir consciencieusement arrosé le pavé, de par ordre municipal, tandis que les favorisés de la petite rue, possédant jardin ou tonnelle au bord du lac, humaient avec délices la brise humide, souvent agrémentée d'une forte odeur de poisson. À cette époque ignorante des avantages d'un quai, les vagues venaient se briser au pied des murs des jardins, où elles firent, plus d'une fois, des incursions désastreuses.

Deux fois par jour, la rue retentissait du bruit de ferrailles et de grelots de la diligence de Berne via Lausanne, mettant, quand c'était le soir, une pluie d'éclatelles sous les fers des chevaux, et rassemblant, invariablement, à son point d'arrêt, l'essaim des badauds, et le tout petit bureau de poste offrait aux voyageurs, pour salle d'attente, le pavé de la rue.

L'éclairage de la ville était plus que sommaire. De loin en loin, un falot à poulie et à flamme tremblotante, alimentée par de l'huile de navet. Aussi, les dames comme il faut ne s'aventuraient-elles pas dans la rue sans leur petite lanterne à main.

Les jours de marché, grand émoi un peu partout ; on eût dit que le sang coulait plus vite dans les veines des citadins ; il y avait dans l'air quelque chose d'agité. Les trois ou quatre pintiers de la ville se trémoussaient, les cuisinières des deux hôtels avaient mis le pot-au-feu, et troussé, la veille, plus d'une volaille.

Les garçons d'écurie escomptaient sur les aubaines que leur promettait la file des chars de campagne rangés le long de la petite rue.

Dès sept heures, la ménagère, suivie de sa bonne portant un gros panier, partait pour le marché, qui se tenait des deux côtés de la Grande-Rue.

Le marché ! Affaire de première importance dans la petite ville pour toute ménagère, et, en même temps, petit plaisir social. C'est au marché qu'on était sûre de rencontrer ses connaissances, les thés de quatre heures n'ayant pas encore été importés en pays romand ; c'est au marché qu'on apprenait la nouvelle du jour, et c'est au marché qu'on s'enseignait mutuellement la manière d'accommoder la courge moëlle, une variété nouvelle dont on se défiait encore un peu. C'est au marché, entre deux rangées de corbeilles de légumes, et au milieu des appels engageants des vendeuses, qu'on déversait, dans le sein d'une amie, ses tribulations au sujet de la servante qui ne savait rien encore et qui, cependant, prétendait à une augmentation de salaire. C'est au marché que l'on trouvait la cousine d'Ecublens, de Denges ou de Bussigny, et qu'on lui faisait promettre, malgré ses échappatoires, de venir manger la soupe à la maison, là, sans façons.

Le soir de ce jour mouvementé, les rues reprenaient leur physionomie habituelle, et quand le guet avait crié, à tous les carrefours, son refrain rassurant : « Gué, c'est le guet, il a sonné dix heures, dix heures, » tous les pères de famille, tous les fils vertueux avaient réintégré le logis.

Il est possible que ces mœurs modèles eussent pour facteur inconscient l'absence de moyens d'éclairage, unissant l'agrément à l'économie ; car, en ce temps-là, l'unique fabricant de chandelles de la ville suffisait aux besoins restreints de ses clients.

Le voisinage de cet industriel infligeait souvent de mauvais moments aux habitants de son quartier. Non loin de là, des tanneurs y répandaient des émanations non moins désagréables. Quand on songe à cela et aux abat-toirs dans l'intérieur de la ville, on s'étonne des facultés d'endurance dont nos grands-pères étaient doués.

Quoiqu'il en soit, fabrique et tannerie, respectueuses du repos dominical, supprimaient leurs émanations ce jour-là. Et tout bourgeois qui tenait à l'estime générale accomplissait ses devoirs religieux. Le matin, à neuf ou dix heures, selon la saison, au son des cloches solennelles, on voyait défilér, en groupes espacés, les familles se rendant au temple : graves papas en redingote noire, gants de coton, chapeau haut de forme, psalme à quatre parties, aux fermoirs d'argent, dans la main ; graves mamans engoncées dans leurs châles-tapis à palmes aux riches couleurs, robe de soie puce et souliers bas ; fillettes à la robe de lainage, à plis étagés. Les garçonnets à la blouse serrée par une ceinture de cuir verni.

Et ce paisible et décent public trouvait dans l'édifice sacré l'accueil d'une bonne mère à ses enfants. Vaste nef, gaiement éclairée par de nombreuses fenêtres ogivales, et autour de laquelle couraient des galeries à balustrades ajourées, bas-côtés intimes et avenants bancs sans roideur, peints en gris clair, table de communion en marbre noir, à laquelle on accédait par quatre larges marches de pierre, ce qui la rendait plus solennelle et plus décorative, or-

gues puissantes aux sons point trop fatigués, organiste digne de l'instrument, et, par dessus tout cela, la prédication vivante et vibrante d'un pasteur convaincu.

En ce temps-là, de la réclame, on ne connaissait pas même le nom. Veut-on savoir, par exemple, comment le charcutier s'y prenait pour écouler sa marchandise fraîchement élaborée ? Le crieur public qui joignait à cette fonction celle de saigneur de porcs et balayeur de rues, parcourait les rues, et, dans une dizaine de stations, annonçait, d'une voix tonitruante, la vente du jour, en un style dont la proluxe naïveté mérite d'être citée :

« Ceux qui souhaiteront d'acheter du bon cochon frais, saucisse fraîche, atriaux, lard sec ou petit salé, n'auront qu'à se rencontrer chez le citoyen Mabilles, à la Grand-Rue. »

Et cette génération a passé, pas plus malheureuse que la nôtre, mais plus paisible, ce qui est un bonheur, ignorant la fièvre chronique du divertissement coûte que coûte, cultivant la promenade en famille le dimanche, où l'auberge, pour se rafraîchir, ne figurait pas même au programme. On se contentait d'une seule fête par année, la charmante abbaye, qui, pour quelques heures, rapprochait les classes au banquet, si non au bal.

Telle je me souviens de ma ville natale ; cela appelle, semble-t-il, la description de ce qu'elle est devenue aujourd'hui. M^{me} DESCHAMPS.

Le dîner de Compiègne.

Un royal dîner a été offert, vendredi soir, au château de Compiègne, à Nicolas II de Russie, par le gouvernement de la République française. Chaque convive, nous apprennent les journaux, était servi par quatre maîtres d'hôtel qui avançaient, saluaient, faisaient des courbettes, présentaient les plats, resaluaient et refaisaient des courbettes selon toutes les lois du protocole. Eh bien, m'est avis que si le tsar et ses commensaux ont bien diné, c'est qu'ils ne sont pas difficiles !

Pauvres esclaves de l'étiquette, vous ne connaîtrez jamais le charme d'un repas improvisé, dans les champs ou à la montagne, alors que pour officiers de bouche on n'a que ses doigts ; vous ignorerez le plaisir de tomber dans quelque rustique auberge dont l'hôtesse est née cordon-bleu ; le protocole commanderait à votre estomac de se laisser stoïquement trailler plutôt que de déjeuner de fruites de l'Orbe arrosées de vieux Villeneuve !

Nous ne vous envions pas, messieurs du dîner de Compiègne, et ne vous envierons tant que nous aurons du bon pain de chez nous, un morceau de fromage et un verre de petit blanc.

Aux rentiers.

Que de gens ignorent leur richesse ou en font fi ! Cette semaine, le département des

finances du canton de Vaud publiait dans la *Feuille des avis officiels* les numéros de près de cent cinquante coupons d'emprunts d'Etat que leurs possesseurs ont, depuis des années, négligé d'encaisser.

Mesdames les rentières et messieurs les rentiers qui ne daignez toucher vos intérêts, si c'est pour en faire cadeau au canton, vous faites bien; mais si tel n'est pas votre désir et que vous ne demandiez pas mieux que de voir de moins fortunés que vous palper le montant des précieux chiffons de papier, dites un mot au *Conteur*, il vous donnera l'adresse de braves gens auxquels pareille aubaine permettrait de s'accorder quelque douceur pour la première fois en leur vie. Qui sait? peut-être pourraient-ils avoir de cette façon un tonnelet de Vinzel, d'Eppesses ou de Bonvillars, et vous feriez ainsi leur bonheur et celui des vignerons!

Ruminez notre idée, mesdames et messieurs les rentiers.

Le colonel X...

Oh! n'ayez peur, il ne s'agit pas des grandes manœuvres qui viennent de prendre fin. Il ne s'agit pas davantage de « l'affaire de Savatan » que chacun raconte à sa façon et dont le dernier mot n'est pas dit. Qui l'aura?

Non, il s'agit tout simplement de la réunion des voyageurs de commerce de la Suisse romande ou de la Suisse — je ne me souviens plus — tenue dernièrement à Vevey, en même temps que l'exposition chevaline, tout comme les journalistes, qui, déjà, avaient partagé avec le bétail bovin l'hospitalité veveysanne.

Donc, après leur banquet, très gai, les voyageurs de commerce, quelques-uns du moins, sont allés, à titre de bon voisinage, rendre visite aux chevaux.

L'intérêt quel'un de ces messieurs semblait prendre à cette visite attira vivement l'attention d'un des palefreniers préposés à la garde des étalons fédéraux. Ce brave garçon, qui ne demandait qu'à mettre au jour ses connaissances, s'approche bientôt du visiteur et, casquette à la main, respectueusement:

« Monsieur veut-il peut-être entrer dans les boxes? Je lui donnerai tous les renseignements désirables. »

On ne pouvait décliner invitation si aimable. Et puis, il fait bon savoir un peu tout.

Voici donc notre voyageur de commerce dans les boxes, accompagné du palefrenier, qui lui donne de copieux détails sur tous les sujets exposés.

Un groupe de visiteurs — toujours grandissant — se forme bientôt et le suit, tout heureux de profiter du boniment.

Soudain, un monsieur en habit noir se détache du groupe, se découvre et s'adressant au commis-voyageur:

« Pardon, colonel, pensez-vous rester longtemps encore ici? »

A ce titre de « colonel », l'interpellé se retourne surpris. Reconnaisant un de ses collègues, d'entre les plus facétieux — et ce n'est pas peu dire — il comprend tout de suite la plaisanterie et sans plus de façons accepte le rôle.

Pourquoi pas, après tout. Belle prestance, moustache en croc, un peu d'embonpoint, tout ce qu'il faut enfin pour faire un colonel.

Le palefrenier, lui, n'eut pas un instant de doute. Ses courbettes s'accrochèrent et ce fut des « mon colonel » par ci, « mon colonel » par là, à n'en pas finir.

Dans la foule, on chuchotait déjà: « Connaissez-vous ce colonel? »

— Non, vraiment. Il n'y a pas longtemps qu'il a ce grade; il est encore tout jeune.

Et les noms de tous nos jeunes colonels passaient d'une bouche à l'autre.

Quand ils eurent assez de la plaisanterie, ces messieurs se retirèrent, suivis des yeux par toutes les personnes présentes, qui se rangeaient respectueusement sur leur passage.

Une fois dehors: « Eh bien, mon vieux, elle est bonne celle-là! » dit, en éclatant de rire, l'auteur de la farce.

— D'accord, mais n'empêche que de jouer au colonel, il m'en a coûté quarante sous de pourboire à ce brave palefrenier.

— Noblesse oblige, mon bon!

Les joyusetés du Bottin.

Le Bottin n'est pas, comme on le croit communément, une simple collection de noms plus ou moins baroques et sans aucune signification.

Un examen attentif peut tirer du Bottin d'utiles renseignements. On y fait même des constatations fort curieuses.

Un chroniqueur français eut la fantaisie de faire un triage des noms contenus dans le Bottin de Paris et de classer ces noms dans un ordre auquel nous n'étions pas encore accoutumés. Cette nouvelle classification est-elle plus rationnelle et plus pratique que les anciennes? Nous ne le croyons pas. Elle est en revanche plus originale et constitue une amusante « leçon de choses ». La voici:

D'abord la catégorie des *jeux de cartes*, dans laquelle nous trouvons: MM. Pique, Trèfle, Cœur et Carreau. La collection est complète, comme on le voit.

MM. Rouge, Blanc, Bleu, Vert, Violet, Orange, Noir, Rose et Gris composent un brillant *arc-en-ciel*.

Les *poids et mesures* sont représentés par MM. Court, Long, Large, Carré, Gros, Petit et Léger.

Tous les *mois* y sont, à l'exception de septembre et de novembre. Nous voyons en effet MM. Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Octobre et Décembre.

Les *nombre*s ne sont pas trop mal partagés. Ils ont MM. Deux, Trois, Seize, Quarante, Cent, Mille, Million, Milliard, Billion et Trillion.

Et les *outils*! avec MM. Marteau, Maillet, Scie, Rabot, Equerre, Clou et Palan.

Nos *qualités* et nos *défauts* mêmes ne manquent pas à l'appel, auquel répondent MM. Pochard, Gourmand, Crétin, Sauvage, Bougon, Constant, Gracieux, Avare, Goulu, Sobre, Vieux, Jeune, Aimé, Vigoureux, Fort, Robuste, Galant, Puissant, Bouillant, Violent, Gentil, Mignon, Beau, Vilain, Peureux, Crâne, Brillant, Redouté, Travailleur, Bruyant, Placide, Riche et Pauvre.

Les *titres de noblesse* ont délégué MM. Comte, Marquis, Baron, Vicomte, Duc, Prince, Roi et même... Empereur.

La *religion* met en rang MM. Christ, Pape, Cardinal, Archevêque, Evêque, Curé, Prêtre, Chanoine et Amen.

Les *chaussures* sont représentées par MM. Sabot, Soulier, Chaussou, Sandal, Botte et Chaussepied; les *armes*, par MM. Fusil, Canon, Sabre, Poignard, Glaive, Mortier, Boulet, Fleuret, Dague et... Poudrière; les *nationalités* par MM. Russe, Français, Allemand, Suisse, Turc, Grec, Danois, Badois et Auvergnat.

On y voit encore MM. Puits, Citerne, Rivière, Fontaine; MM. Berger, Houlette, Loup et Troupeau; MM. Ventre, Pied, Main, Bras, Menton, Front, Nez, tout le corps humain.

Et maintenant, pour terminer, chers lecteurs, à table, où nous attendent MM. Pain, Sardine, Radis, Jambon, Melon, Pâté, Poisson, Pigeon, Merle, Paon, Moineau, Navet, Haricot, Rôti, Choux, Poulet, Laitue, Fromage, Gruyère, Dessert, Gâteau, Parfait, Petitfour,

Savarin, Madère, Bordeaux, Bourgogne, Champagne, Café et Cognac.

Vous le voyez, on trouve de tout dans le Bottin.

Duè's z'histoires de bourrisquo.

Quand bin sont tant mépresi, l'est tot parai dâi galèzès bitès que lè bourrisquo! Et que l'ein pàovont atant que bin dâi z'hègà que y'a sai quand le sont applèyè, sai po la salla!

Vouaiti-vai pè lo Valà, io lè bourrisquo sont ein honneu, quins servè le font, quand faut portà dâi tserdzès tot amont pè lè montagnès et traguà cliàio z'Anglaises avoué tot l'ao comèrço tant qu'ao fin bet dâi rocaillès io vo ne sarià jamé fottu dè fèrè allà on hègà! faut onco bin lè bourrisquo!

Et lo lacé dè la bourrisqua! paret que n'ia rein dè meillà po sè manteni et veni tot vilho; vouaiti-vai cé Français ('). qu'ein avàit tant bu que l'est venu à passà ceint ans et qu'a de:

Par sa bonté, par sa substance,
Le lait d'ânesse a refait ma santé,
Et je dois plus, en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté!

Ora, porquêt mépresein-nô tant pè chaôtre cliàio pourrès bitès? N'ein sè pardie rein! Lè z'ons diont çosse, lè z'autro cein; dâi troisièmo diont que l'est dâi pouètès bitès quand font hi! ha! hi! ha! pè lè tserarès; dâi z'autro pace que l'ont crouià tita et ne pàovont pas vaire cliàio grantès z'orolhiès que l'ao vont asse bin, se diont, qu'on fordaï à 'na tchivra àobin 'na béguinta à n'on caion, équecetra, etc.

Bréfe! l'est por cein petètrè qu'on traittè pè tsi no dè bourrisquo ti cliàio qu'ont crouià tita, lè sa-pou, lè tabornio et autrès dzeins dè clia sort.

Ora, se, per hazà, vo z'ai 'na nièze avoué on vezin et que stuce vo dièssè: Bourrisquo! que fèdès-vo? Vo l'ai dîtes: Redis-lo vai onco on iadzo? et, se per malheu l'autro aussè lo toupet dè redroblia lo mot: Flin! Flà! vo l'ai filiankà on part dè revire-marion avoué caquies pétà pè dessus lo marts, et, se l'est conteint dinse, tot est de!

Mà, l'ai a on autre mouà dè sè reveindzi dè chl'insurta sein ein veni ài z'atouts: l'est dè reveri son tsaï dè manière et dè façon que lo bourrisquo ne sai; pas vo, mà cé que vo l'a de; por cein, suffit d'avai fenameint on pou dè niaffe, coumeint cé mounai et cliàio dou frases capucins que vè vo derè:

Clià dâo mounai. — Lo syndico dè Grattavau reincontrè on dzo lo mounai dâo veladzo qu'allavè queri à moadrè po on païsan. Coumeint dè coutema, lo mounai avàit sè dou bourrisquo et s'étâit cambeyounà su ion po fèrè lo tsemin.

— Yò allà-vo lè trai? dese adon ein sorizeint lo syndico.

— Ne vein queri dâo fein po no quatro! l'ai repond lo mounai.

Lè dou capucins. — Dou frases capucins, qu'ètiont zu fèrè 'na veria stu tsautein tot amont pè lè montagnès, aviont loy tsacon on bourrisquo à n'on païsan et l'ètiont ti dou à cambeyon su cliàio hi! ha! quand reincontront lo valet ào dzudzo et cé à l'assesseu, que sont ti dou dein la cavaleri, et que sè promenant assebin montà su l'ao z'hègà.

Adon, lo valet ào dzudzo, que volliavè couenà on boccon cliàio capucins avoué l'ao monture, l'ao fe:

— Coumeint von lè bourrisquo?

— A tsévu! l'ami! l'ai repond ion dâi capucins.

(*) Fontenelle, littérateur français, qui vécut cent ans.